

Petites bourgeoisies napolitaines du XIX^e siècle

Mobilités géographiques et sociales

—
Daniela CAGLIOTTI

Daniela CAGLIOTTI
Université de Naples
Traduction de Judith Revel

Dans les années 1880, Naples est encore, avec ses 481 419 habitants, la plus grande ville du royaume d'Italie, et l'une des plus grandes d'Europe. L'unification nationale l'a privée tout à la fois de son rang de capitale, de sa cour et de tous ceux qui y étaient employés, de beaucoup de prêtres et de militaires. La ville a sans doute perdu une grande partie de sa capacité d'attraction surtout pour les élites provinciales ; et sa primauté dans l'Italie du Sud est remise en cause par le développement de marchés et de centres économiques nouveaux comme Bari et les villes des Pouilles par exemple¹. Naples reste cependant une zone de forte consommation et conserve la structure artisanale diffuse et morcelée dont l'a dotée une tradition ancienne².

Pourtant les boutiques, les ateliers, les échoppes artisanales sont dans la seconde moitié du XIX^e siècle, et selon le chargé de mission du Ministère du Commerce et de l'industrie Ernest Lémonon, de dimension médiocre et ont une activité économique réduite : peu d'employés, mais surtout peu de clients³. Les observations de Lémonon datent de 1912 mais

1 - Salvemini (B.), « I circuiti dello scambio : Terra di Bari nell'Ottocento », *Meridiana*, n° 1, 1987, pp. 47-79.

Masella (L.), « La difficile costruzione di un'identità (1880-1980) », *Storia d'Italia. Le regioni dall'Unità a oggi. La Puglia*, Turin, 1989, pp. 281-438, en particulier, p. 281 et suiv.

2 - Cf. Petraccone (C.), « Manifattura e artigianato tessile a Napoli nella prima metà del XVII secolo », *Atti dell'Accademia di Scienze Morali e Politiche*, vol. LXXXIX (1978), pp. 101-157 et *Id.*, *Napoli moderna e contemporanea*, Napoli, 1981.

3 - Lémonon (E.), *Naples. Notes historiques et sociales*, Paris, 1912, p. 171.

4 - Stamer (W.J.A.), *Dolce Napoli. Naples : its streets, people, fetes, pilgrimages, environs, etc.*, London, 1878, p. 23.

5 - Petraccone (C.), *Napoli moderna et contemporanea*, op. cit., p. 27.

6 - Marmo (M.), « L'economia napoletana alla svolta dell'Inchiesta Saredo e la legge dell'8 luglio 1904 per l'incremento industriale di Napoli », *Rivista Storica Italiana*, vol. 81 (1969), p. 659 et suivantes et p. 957.

7 - Marmo (M.), « Speculazione edilizia e credito mobiliare a Napoli negli anni '80 », *Quaderni Storici*, n° 32, 1976, p. 646.

8 - Davis (J.), *Società e imprenditori nel regno borbonico, 1815-1860*, Rome-Bari, Laterza, 1979, pp. 23-24.

9 - Pour une première approche sur le commerce napolitain au XIX^e siècle : Cagliotti (D.L.), « Artigiani e dettaglianti in città », dans P. Villani & P. Macry (sous la direction de), *Storia d'Italia. Le regine dall'unità a oggi. La Campania*, Turin, 1990, pp. 661-688.

la situation ne semble pas avoir enregistré beaucoup de changements par rapport à celle qui était décrite en 1878 par l'anglais Stamer : « *the shops are small and unattractive, in the entire city are not more than a score above mediocrity* »⁴. Le morcellement et les carences du système d'approvisionnement et de distribution, sans cesse rappelés par les observateurs extérieurs, sont certainement parmi les caractères principaux du commerce napolitain au XIX^e siècle. Ils sont la conséquence du déclin graduel du tissu productif de la ville. Le processus de séparation des phases du façonnage et de la commercialisation, assez lent en vérité, a pris à Naples des traits particuliers : il n'a pas enclenché, comme dans d'autres zones, le développement d'un solide réseau de petites et moyennes entreprises mais il a plutôt favorisé la croissance de l'industrie à domicile et la perte d'indépendance progressive des artisans⁵.

Il n'y a donc pas à s'étonner de ce que l'artisanat et la petite manufacture à domicile, dans des domaines traditionnels à faible caractère technologique, à la fin du XIX^e siècle et au début du XX^e siècle, soient certainement peu répandus et plus forts que la grande industrie⁶ ; ni que demeure un marché local très restreint pour ce qui concerne son rayon d'action mais aussi peut-être pour ce qui concerne le niveau de consommation et à l'intérieur duquel l'entrecroisement entre la production et la vente de détail, comme le prouvent les archives, est encore assez prononcé.

Dans la seconde moitié du XIX^e siècle, Naples est une ville dotée d'« *un'economia in relativo ristagno, che, se si è ripresa dalla crisi immediatamente postunitaria, non presenta certamente quei fattori dinamici che altrove nel ventennio liberista preparano l'avanzata, più o meno sotterranea, di strutture*

capitalistiche »⁷. L'absence d'une solide bourgeoisie d'entrepreneurs et de marchands ainsi que la décrit John Davis – « *il commercio si sollevava a stento dal livello dei piccoli bottegai* »⁸ –, l'existence au contraire d'une bourgeoisie essentiellement rentière et professionnelle et la réduction des rangs de la noblesse favorisent dans une certaine mesure la croissance démesurée d'une petite bourgeoisie qui vit et se développe dans de toutes petites boutiques ou dans la précarité du colportage, dans la production limitée des maisons-ateliers, et qui finalement (mais ce n'est pas le destin de la majorité) arrive à un emploi longtemps souhaité, à travers la multiplication étonnante des formes de dépendance.

La vertigineuse augmentation des boutiques, des ateliers et des établissements publics est un phénomène difficilement quantifiable à cause de la nature même et de la rareté des sources concernant le secteur tertiaire mais elle apparaît à quiconque feuillette un recensement, un guide commercial ou toute autre donnée statistique⁹. Nous sommes encore loin de cette phase d'industrialisation qui, au début du XIX^e siècle, imposera toute une nouvelle organisation du territoire ; le processus de tertiarisation et la formation d'un groupe social, objets de ce travail, continuent de se développer à l'intérieur du vieil espace citadin, et particulièrement dans le centre, qui mis à part des démolitions qui suivirent l'épidémie de choléra de 1884, demeure le même que celui antérieur à l'Unité. En ce sens, reconstruire les stratégies et les comportements de cette petite bourgeoisie à travers ses déplacements au sein du territoire citadin, signifie à la fois enregistrer les changements que l'on peut constater dans le tissu traditionnel de beaucoup de quartiers de la ville et ceux qui touchent l'organisation du travail des boutiquiers et des artisans.

Les remarques qui suivent se fondent sur un échantillon d'individus dont les activités commerciales et/ou artisanales sont soumises à une procédure de mise en faillite pour la période 1882-1886¹⁰. La répartition spatiale de ces boutiques sur le territoire citadin met en évidence de manière indiscutable la bipolarité du commerce napolitain. Certains quartiers sont en effet totalement absents (Avvocata) ou rarement représentés (Chiaia 3 %, Stella et S. Carlo all'Arena respectivement 1 %), alors que la plus grande part de l'activité est essentiellement concentrée dans deux zones. Tout d'abord, dans les quartiers de San Giuseppe (23,2 %), San Ferdinando (19,2 %) et Montecalvario (8,1 %) ; en second lieu, dans les quartiers de Porto (13,1 %), Pendino (12,1 %) et Mercato (11,1 %). Rares sont les boutiques situées entre S.Lorenzo (4 %) et Vicaria (4 %). Dans la première zone, à la fois aristocratique et bourgeoise, et caractérisée pourtant par une forte activité artisanale (surtout à Montecalvario) on peut trouver principalement des magasins de vêtements et les couturiers, les bijoutiers et les orfèvres, les libraires, de nombreuses boutiques de mercerie, de modes et des « nouveautés » et quelques-unes de tissus. Un important pourcentage (19,2 %) se trouve entre les rues Roma, Chiaia et Guantà Nuovi.

Dans la seconde zone, on trouve les gantiers et les tanneurs entre la Piazza Mercato et le Ponte della Maddalena ; les boutiques de tissus, les bureaux des expéditeurs et des commissionnaires sont à côté du port, et les marchands de vêtements et de mercerie dans la via Duomo, qui à elle seule concentre 6,1 % des boutiques de notre échantillon. Les magasins d'alimentation et les débits de boisson sont répartis presque équitablement à travers tous les quartiers de la ville. La répartition de notre échantillon confirme donc

tout à fait l'organisation territoriale de la structure commerciale napolitaine, telle qu'elle apparaît aussi à travers les nombreux témoignages de l'époque.

La répartition des lieux d'habitations des commerçants en faillite dans l'espace citadin est un peu différente et surtout peu équilibrée. En premier lieu, mais dans un ordre tout autre, nous trouvons les quartiers les plus commerciaux : San Ferdinando (14,6 %), Mercato (11,4), Montecalvario (10,4 %), San Giuseppe et Porto (9,4 %) et Pendino (8,3 %). 6,3 % des commerçants de notre échantillon, bien que travaillant en ville, vivent dans des communes limitrophes. Mais les grandes lignes de la topographie commerciale napolitaine nous donnent une image encore trop statique. La réalité est au contraire bien plus mouvementée et marque l'inquiétude et les problèmes qui travaillent le monde commercial citadin. De nombreux commerçants, lassés d'habiter depuis tant d'années dans la même rue, se déplacent avec leur magasin et/ou leur domicile, à l'autre bout de la ville. Ils ne trouvent jamais de véritable repos bougeant selon des parcours qui parfois semblent être ceux de l'ascension sociale mais sont aussi souvent clairement l'expression d'une crise, de difficultés à réaliser une intégration économique complexe, de l'impossibilité d'un succès commercial. Selon les sources que nous pouvons consulter, et pour 26 % de notre échantillon, il est possible de constater une mobilité géographique plus ou moins grande des localisations commerciales. Comme on l'a déjà vu, pour certains, cette mobilité est le signe évident d'une amélioration des conditions économiques et donc d'une intégration plus satisfaisante dans la communauté commerciale. Les choix, les motivations et les exigences qui sont à l'origine de ces déplacements, qui ne dépassent pas souvent les bornes du quartier peuvent être

10 - Archivio di Stato di Napoli (plus loin A.S.N.), Tribunale di Commercio, Fallimenti, pp. 2553-2662. Sur l'utilisation de cette source : cf Cagliotti (D.L.), « I fallimenti del Tribunale di Commercio di Napoli : una fonte per lo studio del piccolo e medio commercio cittadino », *Società e storia*, n° 44, 1989, pp. 443-453.

- 11 - Sur la mobilité géographique à l'intérieur de la ville : François (E.) (dir.), *Immigration et société urbaine en Europe occidentale, XVI^e-XX^e siècles*, Paris, 1985, en particulier les essais de Garden et Anderson. Sur les carrières résidentielles : Chamboredon (J.C.), « Construction sociale de populations », dans Roncayolo (M.) (dir.), *Histoire de la France urbaine*, vol. 5, Paris, 1985, pp. 441-471 et Gribaudo (M.), *Mondo operaio e mito operaio*, Turin, 1987.
- 12 - A.S.N., Tribunale di Commercio, Fallimenti, b. 2600, n° 584.
- 13 - *Ibidem*, b. 2644, n° 1205.
- 14 - *Ibidem*, b. 2605, n° 673.
- 15 - *Ibidem*, b. 2601, n° 592.
- 16 - *Ibidem*, b. 2565, n° 163.
- 17 - *Ibidem*, b. 2610, n° 731.
- 18 - *Ibidem*, b. 2600, n° 588.
- 19 - Ercolano (N.), Dura (G.), Bellastella (S.), Aversano (G.) & Vitolo (G.), *Les commerçants.*

différents : la recherche d'un espace majeur, d'un magasin plus prestigieux, plus proche de son lieu d'habitation ou d'une zone commerciale plus florissante, et surtout le contact avec une clientèle différente, peut-être plus exigeante mais en même temps plus disposée à consommer et à dépenser. En ce sens, certains parcours, avant qu'ils ne soient interrompus par la faillite, peuvent être lus comme des parcours d'ascension sociale et d'intégration à un niveau plus élevé de la communauté commerciale¹¹. Comme on l'a déjà vu, la mobilité de ces commerçants semble être de faible amplitude au moins dans le cas des boutiques car elle se déploie presque toujours à l'intérieur du même quartier ou dans des quartiers limitrophes. Nicola Fittipaldi, bijoutier, possède un magasin via San Carlo de 1877 à 1880 ; il paie un loyer de 140 livres par mois. En 1880, il change pour la très voisine mais encore plus centrale via Roma, où, au numéro 151, il paie désormais 180 livres mensuelles¹². Une amélioration au moins provisoire de la condition économique du tailleur Luigi Rainone est probablement à l'origine de son déplacement de la via Principessa Margherita à la via Duomo. La via Duomo est plus centrale, plus fréquentée ; et finalement Rainone y loue un autre magasin : alors qu'il payait un loyer de 38 livres par mois, il en paie désormais 110¹³.

Mais la mobilité géographique des commerçants peut être au contraire le signe évident de difficultés économiques. Le chapelier Antonio Giannetti, par exemple, passe d'un magasin avec « basso », via San Gregorio Armeno, pour lequel il payait 2 016 livres par an, au numéro 227 de la via Duomo, où il ne paie que la moitié¹⁴. Au contraire, Federico di Frenna demeure dans la même rue, via San Pietro Martire ; mais en passant du numéro 46 au numéro 23, il réussit à économiser 32 livres par mois¹⁵. C'est

aussi une économie sur le loyer qui semble être la raison pour laquelle le marchand de tissus Giovanni Baldi choisit de passer de la via Santa Caterina Spina Corona (70 livres par mois) à la via Tribunale¹⁶ ; ou encore, le marchand de vêtements Vincenzo Izzo qui, bien qu'il reste toujours via Duomo, change plusieurs fois de local commercial : dans son budget, la rubrique « loyer » diminue, et pèse de moins en moins en passant de 2 880 livres par an en 1878-79 à 840 en 1882-83¹⁷.

La concurrence des autres commerçants dans le même quartier ou la difficulté à se bâtir une clientèle solide sont seulement quelques-unes des raisons qui poussent ces boutiquiers à se déplacer continuellement d'un bout à l'autre de la ville. De ce point de vue, l'exemple le plus significatif est celui du charcutier Angiolo Ferrara qui, en trente ans d'activité, déménage plus de dix fois, selon un parcours qui s'étend sur six quartiers différents : de la via Porto à la via Monteoliveto, de la Pigna secca au Vasto a Chiaia, de Chiaia au Museo, pour finir au numéro 10 de la via Conservazione dei Grani, à l'époque de la faillite¹⁸.

Le marché locatif et ses oscillations sont probablement une autre explication possible de la très grande mobilité d'un groupe de personnes qui, très rarement, possèdent la maison dans laquelle elles habitent et/ou la boutique dans laquelle elles travaillent¹⁹. La maison finit par être l'un des problèmes les plus importants pour cette catégorie de gens qui souvent, « jetée sur le pavé » par une faillite, se retrouve désespérément en quête d'un toit, et d'un propriétaire qui veuille bien leur faire crédit. La solution est presque toujours familiale : les parents, les frères et sœurs, et plus généralement l'ensemble de la parenté finissent par représenter la dernière chance pour beaucoup de familles ayant fui de leur domicile. S'il

y a en fait une mobilité géographique pour ce qui concerne l'habitation, elle concerne surtout la période qui suit immédiatement le moment de la faillite : fugitifs isolés, vingt-cinq personnes doivent désormais changer de domicile à la suite de la mise en faillite, et après avoir accumulé de lourdes dettes auprès de leurs anciens propriétaires.

Comme pour le changement de boutique, le changement d'habitation semble être pour certains le résultat d'une nouvelle situation économique, qu'il s'agisse d'amélioration ou de déclin, ou l'indice d'un parcours d'intégration. Angelina Angelici, par exemple, couturière d'origine milanaise, vit et travaille chez ses parents, via dei Fiorentini jusqu'en 1877. Elle déménage avec eux via Chiatamone et nous ne la trouvons finalement indépendante qu'en 1880, via Chiaia, avec un magasin, une maison de couture et une habitation mais ayant à affronter son premier procès pour faillite²⁰.

Les parcours de nos commerçants concernent chaque fois les lieux de travail ou d'habitation. Si l'on peut en juger par cet élément, parmi d'autres indices, il est possible d'affirmer qu'à Naples, dans la seconde moitié du XIX^e siècle, la séparation entre lieu de travail et lieu d'habitation est presque complètement achevée. Le phénomène est assez intéressant car il préfigure des changements essentiels dans la conception même du travail. Les lits ont presque complètement disparu des boutiques et les traces qui font du magasin un espace de vie et de travail sont devenues, à la même époque, très rares.

Pasquale Fusaro, commerçant de tissus qui a fait faillite en 1880, représente une exception. Sa famille réside via Salvatore Rosa ; mais lui-même, à cause de son grand âge, et pour ne pas se fatiguer trop – ainsi le déclare sa fille Filomena, qui lui vient en aide et qui prendra les

rênes du magasin pour à son tour faire faillite à peine deux ans après s'est installé un lit « *con balestre e capezziere di ferro dipinto ottone* », derrière le comptoir de son magasin, 17 via Lungo Gelso²¹. La règle est au contraire la séparation presque totale du milieu de vie de celui du travail. Seulement 9,4 % des personnes en faillite appartenant à notre échantillon habitent et travaillent à la même adresse ; 69,3 % habitent plus ou moins loin de l'endroit où ils travaillent (Pour une part de l'échantillon – 21,3 % –, il n'a pas été possible de repérer l'adresse de la boutique ou celle de l'habitation). Et, parmi, ces 69,3 %, 6,8 % habitent dans la même rue que celle où est installée la boutique ; 21,6 % d'entre eux gèrent une activité dans le même quartier ; 54,5 % vivent et travaillent dans deux quartiers différents ; et 6,8 % travaillent tout à fait hors la ville. Plus de 70 % des petits marchands se déplacent donc chaque matin, faisant un chemin plus ou moins long pour atteindre leur boutique, où ils passent douze heures et peut-être davantage à travailler pour rentrer ensuite dans des habitations généralement petites et pauvres et souvent partagées avec beaucoup de parents. Le fait semble être en contradiction avec la typologie que l'on peut faire de l'habitation des classes populaires napolitaines, qui trouve dans le « basso » un élément caractéristique ; mais il s'explique par la nature des activités commerciales que nous essayons ici d'examiner. Marchands de tissus, merciers, bijoutiers, couturiers et fabricants de gants appartiennent en effet à une catégorie de la population qui, même si elle se trouve dans une situation économique difficile, est rarement contrainte de déménager de l'étage élevé d'un immeuble petit-bourgeois au rez-de-chaussée qui donne directement sur la rue. Ces commerçants préfèrent encore à cette possibilité la solution qui consiste à coha-

20 - A.S.N., Tribunale di Commercio, Fallimenti, b. 2560, n° 94.

21 - *Ibidem*, b. 2600, n° 580 et Pretura di Montecalvario, vol. 880.

- 22 - A.S.N., Tribunale di Commercio, Fallimenti, b. 2558, n° 83 (Di Fiore) ; b. 2662, n° 1436 (Vicinanza) ; b. 2652, n° 1316 (Salvi).
- 23 - *Ibidem*, b. 2592, n° 483.
- 24 - *Ibidem*, b. 2592, n° 479 (Duraccio) ; b. 2565, n° 165 (Botta) ; b. 2594, n° 502 (Enriquez) ; b. 2591, n° 468 (Aversano).
- 25 - *Ibidem*, b. 2614, n° 783.
- 26 - *Ibidem*, b. 2558, n° 83 (Abruzzese) ; b. 2601, n° 592 (Paolino) ; b. 2600, n° 586 (F. Fusaro).

biter avec un parent plus ou moins proche.

Ce qu'il est intéressant de souligner, c'est qu'à l'exception du mercier Luigi Di Fiore, qui vit dans trois pièces au dessus de son magasin, 23 via Guantai Nuovi, l'habitation a continué à être un lieu de travail seulement pour ceux qui pratiquent une activité artisanale : couturiers, orfèvres, etc. Ainsi Alfonso Vicinanza vit dans le lieu où il travaille à vendre des tissus et à fabriquer des corsets de même que la couturière Angelina Angelici ou le tailleur Vincenzo Salvi²². De la même manière, la maison est en même temps un atelier pour l'orfèvre Giuseppe di Donato qui, pour son travail, s'est aménagé un petit coin dans lequel sont installés deux bancs et une petite table sur laquelle sont alignés ses outils²³. C'est aussi le cas de l'orfèvre Gennaro Duraccio ou du bijoutier Nicola Fittipaldi qui, bien qu'ayant un magasin via Roma, conserve pourtant un petit atelier dans sa maison, via Solitaria. Toujours en milieu artisanal, maison et boutique sont la même chose pour le teinturier de peaux pour les gants Gennaro Conte ou pour le confiseur Gioacchino Botta, qui fait faillite en 1885. On peut même trouver des traces d'un travail domestique dans la maison de l'orfèvre Giovanni Enriquez dont l'inventaire signale la présence d'une petite table à ouvrage ; et surtout dans la maison de Giovanni Aversano, marchand de tissus, dans laquelle se trouvent deux métiers²⁴.

Cependant, la même adresse ne signifie pas nécessairement l'unité des lieux de travail et d'habitation : ainsi ce n'est pas le cas du commissionnaire d'origine française Clément Le Riche, qui habite dans un appartement via P. E. Imbriani, contigu à un vaste bureau rempli d'objets de valeur²⁵.

La maison, et ceci est un élément intéressant, est pourtant souvent un lieu

dans lequel on exerce une activité alternative et probablement complémentaire d'un revenu gagné ailleurs. Prenons quelques exemples. Le mercier Vincenzo Abruzzese vit près de son magasin. Chez lui, avec son père qui est chapelier, il fabrique justement des chapeaux. Giuseppe Paolino gère avec son beau-frère une boutique de chapeaux mais en même temps, il utilise sa propre habitation pour exercer le métier de cambiste. De la même manière, Federico Fusaro vend des tissus au numéro 91 du Vico Lungo Gelso, tout en louant certaines pièces de sa maison, 5 via Cristallini²⁶. L'espace dans lequel vivent les boutiquiers est en effet trop réduit et trop restreint et généralement aussi trop peuplé pour que les boutiquiers puissent y installer une réelle activité de travail. Beaucoup de boutiquiers, en plus de la charge de nombreux enfants, sont souvent obligés de partager leur propres pièces avec des parents, des frères, des sœurs, ou divers membres de la famille et même, dans quelques cas, avec des personnes totalement étrangères. Près d'un quart des boutiquiers de notre échantillon cohabitent, hébergent, ou sont hébergés. Ces conditions de vie les obligent donc, plus que toutes autres, à jouir de leur autonomie dans un espace de quelques mètres carrés, à l'intérieur duquel on peut seulement faire entrer un lit, une commode et quelques chaises.

Le bijoutier Giovanni Enriquez vit dans une seule pièce chez sa sœur. De la même manière, une seule pièce – une chambre à coucher – constitue aussi la maison de l'orfèvre Duraccio. Mais là encore, pour ce problème, notre échantillon propose des situations contradictoires. En effet, si nombreux sont ceux qui vivent dans un espace réduit, il existe pourtant des négociants que la faillite oblige à abandonner des appartements pratiques de grandeur moyenne (trois ou

quatre pièces) ou même de taille respectable (six ou sept pièces), dans lesquels s'accumulent des objets petits-bourgeois des plus typiques.

Les boutiques de tissus, de vêtements, de nouveautés, les ateliers qui fabriquent et vendent des gants, des chapeaux, ou des bijoux, fonctionnent donc de moins en moins comme un lieu d'habitation pour leurs propriétaires. Les magasins se remplissent de vendeurs et d'employés qui touchent un salaire fixe et qui ne cohabitent avec le patron que durant les heures de travail. La séparation maison/boutique semble avoir également été porteuse de la disparition définitive du *living-in-system*. Il n'y a pas de trace d'habitations communes partagées entre patrons et commis ; d'autre part, la relation entre le marchand et ses subordonnés est de plus en plus exprimée par un salaire entièrement monétaire qui ne prévoit pas d'intégration en nature.

Cette mutation de l'organisation du travail devrait en théorie se répercuter d'une façon significative sur le taux d'hérédité des métiers, et en général, sur l'organisation familiale du travail. En réalité, à côté des commis, des clerks, des comptables et des portefaix, les documents laissent entrevoir de manière très évidente la présence dans les boutiques et plus largement encore dans l'activité économique, des femmes, des enfants, des frères, qui apparaissent explicitement dans certaines moments particuliers et surtout dans les moments critiques. C'est dans ce cas que la famille se confirme comme la ressource et le soutien fondamentaux de la petite entreprise ; et c'est dans ces cas encore, que l'on peut mettre à nu le mécanisme principal qui régule le commerce napolitain : la famille précisée.

Le cycle de vie du boutiquier se réalise entièrement à l'intérieur même du magasin. Le rôle de la famille s'explique

donc totalement à l'intérieur de ce microcosme, dans lequel femmes et enfants travaillent et apprennent les règles, peu nombreuses en réalité, d'un métier qui dans la plupart des cas ne demande pas une habileté spécifique, ni un *training* complexe. Mais plus que comme cellule professionnelle, la famille du boutiquier se présente comme une sorte de réservoir de travail, une réserve continue à laquelle puiser à différents moments. Le travail quotidien des femmes et des enfants apparaît seulement dans les moments où ces figures mineures sont capables de se détacher et de se rendre autonomes.

Dans le cycle de vie des commerçants, les mariages et les décès représentent, comme dans bien d'autres milieux, les moments typiques où se réalisent des retournements concernant l'affirmation et la réalisation d'une certaine autonomie économique et psychologique. Dans le milieu de la boutique cependant, cette autonomie, sans doute plus formelle que réelle, s'obtient aussi par d'autres voies : beaucoup de marchands se rendent chez un notaire ou devant un tribunal de commerce pour « autoriser » leurs enfants mineurs. Au-delà de cette situation, la documentation laisse dans l'ombre le travail des membres de la famille. Ceci vaut surtout pour les femmes, qui jouent pourtant un rôle déterminant dans l'économie de la boutique, grâce à leurs dots, leur présence et leur travail, qui demeure cependant caché car il représente une contradiction pour l'éthique de la dignité et de la respectabilité bourgeoise²⁷.

Dans le milieu de la boutique, l'héritage professionnel est aussi fort que la solidarité endogamique : « *Sopra cento operai [...] novanta si son destinati a fare quello che faceva il padre o la famiglia* », écrit Alessandro Betocchi, « *in specie è ereditario l'esercizio di una professione quando o giova il possesso d'un nome*

27 - Il y a beaucoup de témoignages sur cette contradiction pour l'analyse de laquelle je renvoie à D.L. Cagliotti, « *Artigiani e dettaglianti...* », *art.cit.*, pp. 679-680.

Pour des réflexions analogues : cf Crossick (G.), « *Al di là della metafora : studi recenti sui ceti medi inferiori in Europa prima del 1914* », *Quaderni Storici*, a. XIX, 1984, n° 56, p. 595. Burdy (J.P.), Dubesset (M.), Zancarini-Fournel (M.), « *Rôles, travaux et métiers de femmes dans une ville industrielle : Saint-Etienne, 1900-1950* », *Le Mouvement Social*, 1987, n° 140, pp. 27-53. Burdy (J.P.), *Le Soleil Noir. Un quartier de Saint-Etienne. 1840-1940*, Lyon, P.U.L.

28 - Betocchi (A.), *L'ignoranza dei commercianti in Italia in risposta all'opuscolo del signor Evaristo Chiara dia la lingua commerciale in Italia*, Napoli, s.d., pp. 7-8.

29 - Laurita (G.), « Comportamenti matrimoniali e mobilità sociale a Napoli », *Quaderni Storici*, a. XIX, 1984, n° 56, p. 440.

30 - *Ibidem*.

31 - Les conseils de tutelle sont des assemblées familiales convoquées par le juge de première instance pour établir la tutelle des orphelins mineurs ou la tutelle et la curatelle d'un individu légalement interdit ou inhabile. Sur cette composition, la nature et les fonctions de cette institution : cf. Caberlotto (E), « Consiglio di famiglia et tutela », *Il Digesto Italiano*, Turin, vol. XIII, parte II, 1895-98, pp. 168-211 et Orlandi (G), « Interdizione e inabilitazione », *Il Digesto Italiano*, vol. XIII, parte I, 1902-06, pp. 1309-1404.

Sur l'utilisation des conseils de tutelle de la part des historiens : cf. Garden (M), « Les relations familiales dans la France du XVIII^e siècle : une source les conseils de tutelle », dans Vogler (B) (dir.), *Les actes notariés*

noto o onorato, o quando per esercitarla non sia mestieri darsi a studii, per cui si richiede sempre che i genitori distraggano una somma da ciò che si destinò al consumo o all'accumulazione. Il minuziante mena il figlio al fondaco e lo caccia dietro il banco spesso col proposito di destinarlo a ben altro che a misurare il bigello. Il Sensale e l'Agente traggono con esso loro i figli alla Borsa e te li educano a far le girate, le trascrizioni e le iscrizioni, sia per scemare le fatiche paterne, sia per abituare i figliuoli al lavoro, sia perchè così essi imparano a provvedere di per sè a minuti piaceri. Ed eccoteli commercianti, Banchieri o Sensali di padre in figlio »²⁸. Au delà des réflexions de Betocchi, le fait est confirmé par les études sur la mobilité sociale à Naples, qui nous montrent des taux de transmission du métier atteignant 45 % en 1831 parmi les négociants, et jusqu'à 52 % en 1871, de même qu'une forte solidarité endogamique²⁹. Beaucoup de maisons de commerce passaient donc d'une génération à l'autre et de manière générale l'entreprise paternelle fonctionnait « *come luogo privilegiato di una vocazione che altrove aveva invece poche probabilità di sorgere* »³⁰.

La composition des conseils de tutelle³¹, qui trace très clairement l'aire de la parenté et celle des relations à l'intérieur de laquelle les familles des boutiquiers et d'artisans se déplacent, fournit une autre confirmation du caractère très fermé du groupe. Entre 1860 et 1886, dans le quartier San Giuseppe, zone à haute densité commerciale, les quarante-quatre conseils de tutelle pour les orphelins des marchands et des artisans sont composés à 52,7 % de commerçants, à 6,4 % d'artisans, et à 9,7 % de personnes qui se définissent comme propriétaires ; rares sont les contacts avec le milieu des professions libérales (5,7 %), représentées surtout par des avocats étrangers à la famille, de

même qu'avec le milieu ecclésiastique (4,7 %). Peu nombreux sont également les cas de parentèles mixtes, qui se rencontrent seulement au niveau le plus élevé, ou dans les familles d'origine étrangère ou provinciale, comme dans le cas des français Cottrau ou des calabrais Piria, dans les conseils de tutelle desquels nous ne trouvons aucun marchand mais seulement des magistrats et des nobles³². Les contacts sont aussi très faibles avec le secteur des emplois publics et privés (3,6 %). Il s'agit donc essentiellement de négociants, de marchands et d'artisans dans la majorité des cas de ces conseils de tutelle³³. Ces pourcentages, s'ils révèlent d'une part une certaine fermeture du groupe, suggèrent pourtant de l'autre, une plus grande ouverture, une plus grande disponibilité à l'égard des groupes les plus élevés dans la hiérarchie sociale. On ne trouve qu'un domestique sortant du milieu petit-bourgeois et donc inférieur dans la hiérarchie des statuts et des professions.

Mais ce sont des commerçants et des maîtres-artisans qui font partie du conseil de tutelle des mineurs Antonacci et qui sont tous unis pour assurer la gestion correcte de trois ateliers de cordonnerie jusqu'à ce que les mêmes mineurs soient en mesure de le faire³⁴. Ce sont des cordonniers et des tailleurs, dans le conseil de tutelle du mineur De Matteis, qui mettent en place une alliance assez typique dans l'univers artisanal urbain³⁵.

Comme l'a récemment écrit Paolo Macry : « *le borghesie del mercato conservano (...) caratteri ancora largamente familiari* » et le « *negozio (è) organizzato sulla scala di una parentela* »³⁶. Même si nous ne sommes pas précisément dans « l'area del denaro », ce discours semble pourtant fonctionner aussi pour les petites bourgeoisies du commerce et de l'artisanat. Les données deviennent plus intéressantes encore si l'on considère que

les conseils de tutelle que nous avons examinés sont composés à 58 % de parents, à 14 % de parents par alliance et à 22 % d'amis ; et que c'est à l'intérieur de ces 22 %, que l'on trouve la plupart des présences étrangères au milieu de la boutique.

L'analyse des conseils de tutelle met également en évidence le rôle fondamental de la famille dans les stratégies économiques. De la même manière, la famille peut prodiguer un soutien considérable pour permettre d'arriver à la condition sociale tant convoitée qu'assigne le titre de propriétaire comme dans le cas des mineurs Acquaviva, Galiano, Vittozzi et Piria, dont les conseils de famille cherchent à liquider des activités commerciales plus ou moins florissantes³⁷ ; de même, il existe aussi de nombreux cas dans lesquels la famille au sens large intervient pour étayer et soutenir l'entreprise et la position sociale qui lui est liée. L'intervention n'est pas toujours indolore et elle requiert parfois au contraire, le sacrifice de certains membres de la famille comme dans le cas des interdictions légales des commerçants Avellis, Riccio, Ricciardi, Pacilio etc.³⁸ ou dans celui de l'interdiction de se remarier qui est imposée à Fortunata Violante par ses frères et ses beaux-frères, tous vendeurs de merluches, sous prétexte que l'époux est très différent du groupe³⁹.

La culture de ces familles ne semble être, à la différence de celle des élites, ni « masculine », ni trop gérontocratique⁴⁰. Le choix du tuteur, dans les conseils de tutelle du quartier San Giuseppe est effectué dans la plupart des cas parmi les parents maternels⁴¹ : dans onze cas sur trente-cinq, la tutelle reste à la mère des mineurs, dans onze autres cas, elle passe à un oncle paternel, dans cinq à des étrangers à la famille, dans deux cas à un frère, et dans un cas seulement à un beau-frère du mineur en tutelle. Tout cela

semble indiquer la recherche d'un équilibre qui paraît être étranger à celle de la « logique du nom »⁴² qui connote les comportements de l'élite napolitaine. Naturellement, même parmi les classes moyennes, on a tendance à maintenir un équilibre entre côtés maternel et paternel ; un équilibre qui souvent s'exprime par le choix de placer un pro-tuteur issu de la parenté paternelle, à côté d'un tuteur de la famille maternelle. Les conflits à ce propos ne semblent cependant pas être très nombreux et la primauté du côté maternel est facilement atteinte, sans pourtant que le prix à payer en soit une extrême tension entre les fronts de parenté. En réalité, dans la plupart des cas, il y a bien peu à gérer ou à administrer : les patrimoines en question, comme les juges et les membres des conseils le soulignent souvent, sont trop limités pour que s'engagent des bagarres et des polémiques sur leur gestion. Bien plus souvent, la tutelle d'un mineur représente au contraire une charge que seuls les liens d'affections et de voisinage poussent à accepter. Dans un texte récent sur certaines communautés alpines françaises, Laurence Fontaine a souligné que « la difficulté à trouver tuteurs et curateurs et la faible participation des parents aux assemblées, témoignent effectivement que lorsque la succession est difficile, la famille est réticente à assumer sa solidarité »⁴³. Cette affirmation représente une confirmation substantielle de ce que nous avons dit sur le cas napolitain.

Mais avec ce problème du voisinage, nous retrouvons celui de la mobilité géographique. Comme nous l'avons déjà vu, la mobilité de ce groupe bien qu'elle soit élevée est malgré tout de faible amplitude, signe de ce que la dimension du quartier est encore fortement enracinée. C'est encore l'analyse de conseils de tutelle qui nous en donne confirmation. Fréquents sont les cas dans lesquels tous les

sources de l'histoire sociale XVI^e-XIX^e siècles. Actes du colloque de Strasbourg (mars 1978), Strasbourg, 1979, pp. 173-186 et Macry (P), *Ottocento. Famiglia, élites et patrimoni a Napoli*, Turin, 1988, passim.

32 - A.S.N., Pretura di San Giuseppe, vol. 1095 (Cottrau) ; vol. 1092 et 1093 (Piria).

33 - 2,1 % du reste des membres des conseils de famille du quartier San Giuseppe ont été insérés dans un groupe « divers » qui rassemble des métiers et des professions disparates qui ne sont pas classables dans l'une des catégories mentionnées précédemment. Dans 1,1 % des cas, il s'agit de militaires. Pour 14 % des individus, il n'a pas été possible d'attribuer une qualification professionnelle.

34 - A.S.N., Pretura di San Giuseppe, vol. 1091 et 1093 (Antonacci).

35 - *Ibidem*, vol. 1099 (De MAteis).

36 - MACRY (P), *Ottocento...*, *op.cit.*, p. 230.

37 - A.S.N., Pretura di San Giuseppe, vol. 1100 et 1101 (Acquaviva) ; vol. 1097 et 1101 (Galiano) ; vol. 1100 (Vittozzi).

38 - Ibidem, vol. 1102 (Avellis) ; vol. 1100 et 1101 (Riccio) ; vol. 1099, 1101 et 1102 (Ricciardi) ; vol. 1100 (Pacilio).

39 - Ibidem, vol. 1096 (Forte).

40 - Macry (P.), *Ottocento...*, op.cit., p. 39.

41 - Il existe une très importante littérature anthropologique sur le rôle de la parenté maternelle et en particulier sur le rôle et l'importance dans certaines sociétés du frère de la mère. On peut trouver certaines suggestions dans ce cadre : Radcliffe-Brown (A.R.), « The Mother's Brother in South Africa (1924) », *Structures and Function in Primitive Society. Essays and Addresses*, Londres, 1954, pp. 15-31.

Goody (J.), « The Mother's Brother and the Sister's Son in West Africa », *Comparative studies in Kinship*, Londres, 1969, pp. 39-90. Levi-Strauss (C.), « L'analyse structurale et linguistique en anthropologie » (1945), *Anthropologie structurale*, Paris 1958.

Sur l'importance des contemporaines : Pitrou (A.), « Le soutien familial dans la société urbaine », *Revue Française de*

membres du conseil, qu'ils soient parents ou amis, vivent à proximité les uns des autres : dans le quartier San Giuseppe, il s'agit de presque un quart des cas ; et jusqu'à 40 % dans les quartiers limitrophes de San Ferdinando et de Montecalvario. Ce dernier est le quartier le plus clairement artisanal : entre 1860 et 1880, les cinquante-neuf conseils de tutelle s'y composent de 45,7 % de commerçants et de 23,2 % d'artisans. Si on le compare avec le quartier San Giuseppe, la présence des employés y est supérieure (8,7 %) tandis que les membres des professions libérales, les prêtres et les militaires n'atteignent que très rarement une représentation consistante ; et cela confirme un tableau général où les échanges intenses et serrés entre les différents segments d'un vieux réseau moyen semblent prendre part à un jeu de relations plutôt orienté vers le bas que vers les groupes constitutifs d'une bourgeoisie établie. Dans la famille Gargiulo, qui est alliée aux familles de marchands Pagano, Comito et Chiurazzi, tous sont également négociants même si ces familles par alliance sont à leur tour apparentées aux familles de couturiers Piscopo et Quercioli⁴⁴.

Mais la situation se renverse quand il s'agit des relations entre les deux côtés de la famille : dans le quartier de Montecalvario par exemple, on ne constate pas de nette prédominance de l'un ou de l'autre des deux fronts parentaux. On peut sans doute plutôt parler d'un équilibre entre côté paternel et côté maternel qui s'exprime par la présence conjointe, dans les conseils de tutelle, d'un représentant pour chacune des parties, dans les rôles de tuteur et de pro-tuteur. C'est ainsi que sur quinze mères tutrices, six au moins sont redoublées par des oncles paternels, ou qu'au contraire, à quatre oncles paternels, l'on adjoint la tutelle des oncles maternels.

(suite et fin des notes)

Sociologie, 1977, n° 188, pp. 47-84, en particulier pp. 52-53 et p. 77. Yamagisako (S. J.), « Woman-Centered Kin Networks in Urban Bilateral Kinship », *American Ethnologist*, 4 (1977), pp. 207-226.

42 - Macry (P.), *Ottocento...*, op. cit., en particulier le chapitre I.

43 - Fontaine (L.), « Solidarités familiales et logiques migratoires en pays de montagne à l'époque moderne », *Annales E.S.C.*, 1990, n° 6, p. 1435.

44 - A.S.N., Pretura di Montecalvario, vol. 984-986 (Gargiulo) ; vol. 991-992 (Comito) ; vol. 984-985 (Pagano) ; vol. 984 (Piscopo).